



**HAL**  
open science

## ”Postface”

Céline Bohnert

► **To cite this version:**

Céline Bohnert. ”Postface”. Céline Bohnert et Rachel Darmon (dir.). La Mythologie de Natale Conti éditée par Jean Baudoin Livre I (1627), Epure, p. 159-180, 2020. hal-02939301

**HAL Id: hal-02939301**

**<https://hal.science/hal-02939301>**

Submitted on 25 Nov 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



La Mythologie de Natale Conti  
éditée par Jean Baudoin Livre I (1627)

sous la direction de Céline Bohnert et Rachel Darmon

Héritages  
Critiques  
Volume 11

l'épure  
ÉDITIONS ET PRESSES UNIVERSITAIRES DE NIJMEGHE

Document extrait de *La Mythologie de Natale Conti éditée par Jean Baudoin Livre I (1627)*, publié sous la direction de Céline Bohnert et Rachel Darmon dans la collection HÉRITAGES CRITIQUES (n° 11).

Ouvrage publié avec le soutien financier du Centre de Recherche Interdisciplinaire sur les Modèles Esthétiques et Littéraires (CRIMEL – EA 3311), Université de Reims Champagne-Ardenne et de l'Institut de Recherche sur la Renaissance, l'âge Classique et les Lumières (IRCL – UMR 5186), Université Paul-Valéry Montpellier 3.

Illustration de couverture : Détail du frontispice de l'édition de 1627 de la *Mythobologie* de Natale Conti éditée par Jean Baudoin (DR - Bibliothèque municipale de Dijon).

ÉPURE – Éditions et presses universitaires de Reims  
Bibliothèque Robert de Sorbon  
Avenue François-Mauriac  
CS40019  
51726 Reims Cedex  
[www.univ-reims.fr/epure](http://www.univ-reims.fr/epure)

ISBN 978-2-37496-109-1  
ISSN 2257-4719

Diffusion FMSH – 18-20, rue Robert Schuman  
94 220 Charenton-le-Pont  
[www.lcdpu.fr/collections/heritagescritiques](http://www.lcdpu.fr/collections/heritagescritiques)

Ce document est mis à disposition selon les termes de la licence *Creative Commons* attribution / pas d'utilisation commerciale / pas de modification 4.0 international.



## POSTFACE

Lorsqu'Antoine Furetière définit le terme *mythologie* dans son *Dictionnaire universel* (1690), il renvoie immédiatement et uniquement à l'œuvre de Natale Conti :

MYTHOLOGIE, s. f. : Histoire des Dieux et des Heros fabuleux de l'Antiquité, et l'explication des mysteres de leur fausse Religion, de leurs Fables et Metamorphoses. Noel le Comte, autrement *Natalis Comes*, a escrit de *la Mythologie*. Ce mot est Grec, et ne signifie autre chose que *discours des fables*.

Presque quarante ans plus tard, c'est aussi sur Conti que s'appuient Pellegrin et La Font pour justifier l'intrigue d'*Orion* (1728), opéra dans lequel la déesse Diane est amoureuse du chasseur :

Si l'on n'avoit consulté qu'Horace, on n'aurait jamais osé rendre Diane amoureuse d'Orion, encore moins Orion indifférent à l'égard de Diane ; mais on a trouvé dans d'autres sources de quoy justifier une fiction qui paroîtra d'abord hardie à ceux qui ont lû dans les Odes de ce Chef des Poëtes Lyriques, *que le Heros de cette Piece fut assez téméraire pour attenter à la pudicité de Diane*.

Orion selon Hésiode dans sa Théogonie, étoit Fils de Neptune & de Brillés, Fille de Minos ; il fut placé entre les Astres. Noël le Comte assure dans son huitième Livre, *que quelques Auteurs ont rapporté que Diane l'avoit aimé, jusqu'à vouloir l'épouser*<sup>1</sup>.

Dans cet argumentaire, le nom de Conti – celui d'un compilateur – joue un rôle aussi important que celui d'Hésiode. Certes, Hésiode compte parmi les plus anciens auteurs connus ; il est une grande figure de poète inspiré et, tout autant, un spécialiste des anciennes croyances : se conjuguent ici l'autorité de l'ancienneté, l'aura de l'enthousiasme et le prestige de la technicité. Mais la mention allusive à la *Mythologie* est peut-être plus efficace encore pour la défense de l'opéra – Hésiode sert surtout à attester une fréquentation des auteurs antiques. Car si « Noël le Comte » cautionne la version retenue par Pellegrin et La Font, le contradicteur auquel

s'adresse la préface n'a plus qu'à renoncer à une fastidieuse et inutile recherche : tout est dit, et vérifiera qui veut ce que Conti rapporte en son « huitième livre ». À travers le mythographe, l'Antiquité fait nombre pour la défense de l'opéra face à la version d'Horace : plus que ces « quelques auteurs » allusivement mentionnés, c'est bien Conti qui fait autorité, c'est lui qui parle au nom des auteurs anciens.

Ce court texte donne une idée de la place essentielle qu'occupe encore la *Mythologie*, publiée pour la première fois en latin en 1567, dans la culture des Lumières. Il laisse deviner les tracés complexes que dessine la transmission des textes antiques, bien loin de l'emprunt direct : il permet ainsi d'entrevoir les dynamiques à l'œuvre dans ce que l'on pourrait désigner comme une fabrique collective de l'Antiquité. Il nous alerte enfin sur les attentes de la frange lettrée du public d'opéra : comme au temps de la querelle de l'*Alceste* de Quinault et de la création concomitante de l'*Iphigénie* de Racine, on ne saurait tordre les sujets antiques sans rendre compte des libertés que l'on s'accorde, si possible en alléguant des autorités érudites<sup>2</sup>. La question des sources de l'invention, celle des modes de transmission des textes antiques, des dynamiques à l'œuvre dans la constitution des imaginaires mythologiques et, enfin, des processus de légitimation des œuvres, traversent ainsi ces quelques lignes.

Le cas devient plus intéressant encore si l'on consulte la *Mythologie* elle-même. On devine alors la manière dont Pellegrin et La Font ont travaillé. Les librettistes ont trouvé chez Conti l'ensemble des informations qu'ils produisent. Il y est précisé en effet que « Dorion au livre des poissons veut qu'Orion ait été fils de Neptun & de Brylle fille de Minos. Hesiodé est de mesme avis » (et voilà pour Hésiode) ; que « Horace au troisieme livre des Carmes escrit que Diane mesme le tua d'un coup de fleche pour avoir voulu faire effort à sa pudicité » (le texte nomme ici celui sur qui les détracteurs de cet opéra pouvaient s'appuyer) ; et que « les autres content qu'Orion en son jeune aage fut très-beau garçon, & que Diane l'ayma fort, deliberee de l'espouser<sup>3</sup> ». *Les autres* : si l'on s'en tient à la traduction française de la *Mythologie*, le lecteur n'est renvoyé à aucun auteur précis. L'effet d'autorité en est-il affaibli ? Nullement aux yeux du librettiste, on l'a vu : la mention du mythographe ne laisse pas de place à la contestation. C'est pourquoi les librettistes n'ont pas vérifié leurs informations. Sans quoi ils auraient constaté que le nom de Brillé,

contrairement à ce qu'affirme Conti, n'est jamais mentionné par Hésiode<sup>4</sup>.

Reste que cette imprécision est le fait du traducteur : le texte latin des *Mythologiae libri decem*, lui, renvoyait au médecin Dioclès de Caryste et à son livre des poisons (« *lethiferis pharmacis* »), perdu. Or le plus intéressant est qu'aucun des fragments de Dioclès connus de nos jours ne mentionne Diane ou Orion<sup>6</sup>. Et il semble qu'aucun texte antérieur à l'œuvre de Conti n'en fasse mention. Le savant, comme il le fait régulièrement, invente une variante mythographique et l'attribue à un auteur fragmentaire grec. Autorisée par son œuvre, cette version s'est diffusée durablement : on trouve trace des amours de Diane et d'Orion associées au nom de Dioclès (sans mention de Conti) dans des textes aussi différents que la *Philosophia secreta* de Juan Pérez de Moya (1585), le commentaire à *La Seconde Semaine* de Du Bartas (1594), un commentaire aux épigrammes de Martial (1617), le *Coelum astronomico-poeticum* de Philip von Zezen (1662) ou encore dans l'article « Orion » du *Dictionary of Polite Literature* (1804)<sup>7</sup>.

Cette rapide enquête sur une donnée de la *Mythologie* parmi les milliers qu'elle comporte fait apparaître la place centrale de la dernière des mythographies renaissantes dans la culture européenne de la première modernité. Chaînon indispensable dans la transmission des textes anciens, elle fut tout à la fois le lieu de leur reformulation et parfois de leur trahison – c'est-à-dire aussi de leur réinvention. Agent, suivant les cas, d'une confirmation ou d'une déformation des savoirs humanistes, elle en constitua un réagencement marquant, tout en influençant durablement leur circulation auprès des publics mêlés auxquels elle se destinait. Elle servit ainsi de caution à des entreprises sans autre lien entre elles que de puiser dans ce terreau l'énergie d'un retour à l'Antiquité et la garantie de son prestigieux patronage. Fût-il purement stratégique ou conventionnel, ce recours à Rome et aux civilisations de l'Antiquité s'inscrit dans un régime culturel sur lequel l'ouvrage de Conti, sa genèse et ses usages, ont beaucoup à nous apprendre.



Encore faut-il préciser ce que l'on entend par « Conti ». Les métamorphoses de la *Mythologie*, remaniée successivement par son auteur, ses éditeurs et ses traducteurs, font de cette dernière un objet aux

contours variables. Le nom de Conti, qui unifie l'ensemble de ces versions, désigne bien peu, au fond, un auteur au sens où nous l'entendons de nos jours. Le savant vénitien fut éclipsé par son œuvre, et il est probable que sa personnalité intellectuelle, sa philosophie peut-être, pourtant cruciales dans la constitution de l'ouvrage, ne suscitèrent que peu d'intérêt : les lecteurs entraient dans la *Mythologie* par les marges et les index, bien plus qu'ils ne la lisaient comme un discours continu<sup>8</sup>. Modifiés à plusieurs reprises, édités souvent avec d'autres textes qui colorent son sens et influencent sa réception et ses usages, les *Mythologiae libri decem* se présentent ainsi comme une constellation textuelle, un vaste corpus traversé de dynamiques contradictoires. Notre édition entend rendre compte de ces mutations en partant du dernier état français du texte, dû à Jean Baudoin. On donnera ici un aperçu de l'histoire éditoriale du texte, afin d'éclairer la portée des remodelages opérés par Baudoin.

Le texte latin connu une importante augmentation entre l'édition originale de 1567, immédiatement suivie d'une réimpression en 1568, et la suivante, parue en 1581, la dernière du vivant de Conti. Le compilateur ne toucha pas à la structure de l'ouvrage, à deux exceptions près : Conti ajouta deux chapitres au sein du premier livre (chap. 15–16) et six à la fin du livre VIII (chap. 20–25), consacrés à Iris, Alphée, Inachus, Europe, Pénélope et Andromède<sup>9</sup>. Ailleurs, c'est en accroissant notablement le nombre de textes allégués qu'il amplifia sa matière. S'ajoutent à cela les corrections éditoriales opérées à Francfort en 1581 sous l'égide d'André Wechel, étudiées ci-après par Victor Gysembergh. Puis le texte latin se stabilise : Rachel Darmon soutient qu'il ne varie plus après 1581.

Pour autant, ses significations et sa destination sont loin d'être fixées. Elles dépendent notamment des textes dont on la rapproche : le jeu des parentés et des voisinages l'éclaire sous des jours divers. Les *Mythologiae libri* occupent ainsi une place variable dans la grande bibliothèque humaniste. Si la publication par Conti de son *De Venatione* dans l'édition augmentée n'est guère significative pour notre propos (elle relève d'une forme d'autopromotion), celle, par la suite, de traités supposés compléter et/ou interpréter la *Mythologie*, elle, fait sens. Elle transforme la plupart des éditions des *Mythologiae libri* en véritables bibliothèques mythographiques. Si John Murlyan et Steve Brown ont établi la liste de ces textes<sup>10</sup>, il serait intéressant d'analyser de possibles effets de sens liés aux rapprochements

opérés dans les éditions. Non qu'il faille chercher dans chacun de ces regroupements une absolue cohérence. Le principe de composition modulaire qui joue à l'échelle de l'édition, devenue bibliothèque, anthologie ou collection savante, aussi bien qu'au sein même de ces textes-centons, ne s'accompagne pas toujours d'un souci d'homogénéité globale, car il obéit à des logiques qui peuvent être pragmatiques, promotionnelles ou commerciales autant qu'intellectuelles. Le rapprochement de ces discours, présentés dans une contiguïté apte à induire un effet de cousinage, n'en relève pas moins de représentations et de stratégies que l'on gagnerait à étudier.

Par ailleurs, les *Mythologiae libri* furent souvent associés aux *Imagini colla sposizione degli dei degli antichi* de Cartari (1556). Les seconds, rédigés d'abord en italien puis traduits en français et en latin, connurent, eux aussi, une fortune internationale liée notamment aux versions vernaculaires et à la présence, parfois, d'illustrations<sup>11</sup>. L'un et l'autre furent amplement utilisés, par les Jésuites notamment, qui produisirent leurs manuels mythologiques en sélectionnant des informations délivrées par les deux savants italiens.

On remarque enfin que les *Mythologiae libri* sont fréquemment rapprochés des *Métamorphoses*. Si des traités sur la fable, composés d'après Ovide, sont adjoints à la mythographie de Conti, les chapitres 2 à 6 du livre 1 sont régulièrement publiés au seuil de l'œuvre ovidienne<sup>12</sup>. Dans ces éditions scolaires, des extraits du cours de Georg Schuler sur les *Métamorphoses* (1555) fournissent fréquemment la matière de notes marginales : les deux textes, pourtant d'esprit très éloigné, sont souvent associés. On trouve d'ailleurs ces mêmes chapitres de Conti dans des éditions de la *Fabularum Ovidii Interpretatio*<sup>13</sup>. Enfin, Nicolas Renouard s'inspire fortement de l'un et de l'autre dans le commentaire qui accompagne sa traduction des *Métamorphoses*<sup>14</sup>. Ce rapprochement de la mythographie et du corpus ovidien, à la fin du xvi<sup>e</sup> siècle, s'accompagne d'une perte de l'assise anthropologique qui caractérise certaines mythographies renaissantes. De l'étude des peuples de l'Antiquité dans leur diversité, on passe à l'assimilation des fables, comprises comme un trésor de fictions narratives. Le texte de Conti fait transition de l'un à l'autre : le mythographe articule les deux approches, en traitant les mythes conjointement comme des réalités anthropologiques – des croyances liées à des pratiques rituelles – et comme des fables – des discours allégoriques porteurs de savoirs et appelant l'interprétation<sup>15</sup>.



Le glissement vers le second pôle s'observe dans la manière même dont Conti agence ses références : tout en respectant la pluralité et les contradictions des données mythographiques, il tend à organiser ses chapitres sur les dieux, à partir du Livre II, suivant une logique narrative, ce qui le distingue nettement de Giraldi, qu'il pille par ailleurs<sup>16</sup>.

Alors que les *Mythologiae libri* continuaient d'être diffusés en latin partout en Europe, la traduction française initia à son tour de nouvelles métamorphoses. Ces dernières furent d'abord le fait du traducteur, qui retoucha son texte à quatre reprises. La traduction des *Mythologiae libri* par Jean de Montlyard fut d'abord publiée par Paul Frelon, en 1600, 1604 et 1607. Elle bénéficiait d'un privilège royal pris par Montlyard le 28 juin 1597 afin « que la posterité puisse recueillir le fruit de la doctrine contenuë audit livre<sup>17</sup> ». Le privilège avait été accordé pour dix ans, aussi la traduction tombait-elle dans le domaine public après cette troisième édition. Le texte devenait alors un « vieux livre » et il était permis de le réimprimer sans restriction : l'ordonnance de Moulins (1566) qui interdisait l'impression des livres nouveaux sans accord du roi, laissait toute liberté pour les anciens. Montlyard entend pourtant garder la main sur son texte. Il sollicite un second privilège royal et obtient une prolongation en date du 26 août 1608, valable cette fois pour six ans « à compter du jour qu'elle sera parachevé d'imprimer ». Il argue pour cela de son désir d'augmenter la traduction, une situation spécifique qui rendait possible une telle démarche.

Contrat est passé entre Montlyard et Frelon le 14 avril 1610, et le privilège est finalement enregistré au Parlement le 22 janvier 1611. Mais cette même année, trois libraires de Rouen, Jean Osmont, Manassès de Préaulx et Jacques Besongne, s'associent pour diffuser le texte de 1607 dans une édition de qualité inférieure aux productions lyonnaises, moins chère et facile à écouler : le succès était assuré. Les libraires exploitent une faille juridique : Rouen, alors un centre majeur de l'édition, était régi par des règlements spécifiques. Concernant les rééditions, la cour normande avait fixé son propre règlement par un arrêt du 23 mars 1609 : tout libraire qui inscrivait au registre de la profession le titre d'un « vieux livre » obtenait une exclusivité pour ses réimpressions dans sa juridiction. Pressé par cette concurrence qu'il prétendra illégale<sup>18</sup>, Frelon précipite la sortie du texte une nouvelle fois revu par Montlyard et offre au public

une édition illustrée lui permettant de se démarquer de ses concurrents. Il met à profit pour cela un stock de figures qu'il a employées pour la traduction française des *Imagini* de Cartari en 1610<sup>19</sup>. La hâte de l'imprimeur est visible dans les nombreuses erreurs de pagination tout au long du volume. On cerne ainsi l'ampleur du succès éditorial : la *Mythologie* de Montlyard connut cinq éditions en douze ans et fut l'objet d'une âpre concurrence commerciale.

Il n'est pas impossible que Montlyard ait voulu adjoindre à la *Mythologie* un traité de sa main. Le titre retenu de 1600 à 1611 désigne l'ouvrage comme « La Mythologie... Extraite du latin de Noël le Comte, & augmentee de plusieurs choses qui facilitent l'intelligence du sujet. » Mais la nature de ces « choses » reste mystérieuse. Le terme désignerait-il le « Répertoire » (l'index) qui figure en fin du volume ? Ou les précisions et développements insérés dans le texte ? Les imprimeurs sont habituellement plus précis lorsqu'il s'agit de vanter la présence des index sur la page de titre. Quant aux manipulations textuelles, elles apparaissent alors comme un élément constitutif du geste de translation (d'« extraction ») que constitue alors la traduction. Le titre de 1612 le confirme pourtant : cette *Mythologie* est « reveuë, & augmentée de nouveau », et Frellon insiste encore sur ce point : « Voici renaistre (bening Lecteur) nostre Mythologie pour la quatriesme fois, augmentee de plusieurs doctes & curieuses recherches ». Nulle trace de ces recherches hors de texte de Conti. Et les ajouts de Montlyard au livre 1, quoique nombreux, ne justifient pas à nos yeux l'emploi de ce terme, qui convoque l'illustre patronage d'Étienne Pasquier et des *Recherches sur la France*. Montlyard a-t-il voulu adjoindre à l'image du traducteur celle du savant, et la mention de ces augmentations serait-elle purement publicitaire ? On l'a rappelé plus haut, les éditions latines des *Mythologiae libri*, après 1581, étaient systématiquement enrichies de divers traités : peut-être y a-t-il là une évocation de cet usage et un argument fallacieux pour obtenir la prolongation du privilège. Inversement, si Montlyard entendait réellement publier sa mythographie à la suite de celle de Conti, le projet justifiait la prise d'un nouveau privilège, alors que l'intérêt de Montlyard, en tant qu'auteur, aurait plutôt été de laisser d'autres imprimeurs s'emparer de son texte<sup>20</sup>. Un retard dans la rédaction de ces *Recherches* expliquerait le délai de deux ans entre le contrat passé avec Frellon et l'édition de 1612. Après la parution

de l'édition rouennaise, Frellon aurait finalement renoncé à les publier.

En l'absence de ce traité, dont on ne sait s'il a même existé, les évolutions de la *Mythologie* de Montlyard sont liées à trois facteurs : les choix de traduction, les révisions du texte et les gravures que Frellon lui adjoint en 1612, respectivement analysés dans ce volume par Rachel Darmon, Takeshi Matsumura et Agnès Guiderdoni. S'y ajoute un éclairage discrètement romanesque suggéré par le titre<sup>21</sup> et une orientation résolument morale qui s'affirme dans la dédicace au jeune Henri de Bourbon-Condé. Celle-ci trouve sa source dans le *Mythologiae Musarum Libellus* de Geoffroy Linocier paru à Paris en 1583 avec les *Mythologiae libri*. Linocier entend livrer le sens de l'ouvrage grâce à l'image du jugement de Pâris, les trois déesses représentant chacune un mode de vie, contemplatif, actif et sensuel<sup>22</sup>. Cette grille interprétative, placée à la suite des *Mythologiae libri* en 1583, sert de seuil à la *Mythologie* française, même si elle se fit au prix d'une distorsion. Selon Linocier, la sensualité était supposément illustrée dans l'ouvrage tout entier, mais surtout au livre v, consacré aux jeux et aux concours antiques. Si ces activités sont, pour les grands hommes, l'occasion de corriger les instincts de la « vie philargique », les hommes du vulgaire, quant à eux, « exerce[nt] leur force physique de manière voluptueuse<sup>23</sup> ». Sous la plume de Montlyard, la vie voluptueuse devient celle des honnêtes plaisirs de la jeunesse, et les exercices du corps, loin de représenter un possible danger, sont présentés comme un élément de la bonne éducation :

... nommément du cinquième, auquel sont spécifiés les jeux & tournois esquels les anciens exerçoient leur Jeunesse, pour la dresser à l'exemple des personnages de valeur & de renom, & l'induire à plaisamment, mais avec honneur, exercer ses forces corporelles.

La troisième sorte de vie reflète désormais la personnalité et les intérêts du dédicataire. À travers lui, la haute société se reconnaît dans l'ouvrage, elle y retrouve à la fois ses goûts et ses qualités. Jean Baudoin reprendra l'explication en la modifiant à son tour, nous y reviendrons.

En 1627, Jean Baudoin fait paraître à Paris sa propre version de l'œuvre de Conti et donne ainsi son dernier visage à la *Mythologie* française : l'ouvrage ne sera plus réédité. Baudoin (1584 ?–1650<sup>24</sup>)

fait très tôt figure de spécialiste des langues anciennes et étrangères. Voyagea-t-il en Europe durant sa jeunesse ? Difficile de le savoir exactement. Quoi qu'il en soit, c'est bien auprès de Marguerite de Valois qu'il commence sa carrière au tout début du XVII<sup>e</sup> siècle. En 1622–1623 il entreprend un voyage en Angleterre à la demande de Marie de Médicis, pour traduire l'*Arcadia* de Sidney. Au seuil des années 1630, Baudoin adopte le parti de Richelieu, comme l'attestent ses dédicaces à l'entourage du ministre.

Il n'appartient pas au cercle de Valentin Conrart, mais il a pour ami Boisrobert, un proche de Richelieu, ce qui lui vaut peut-être d'être promu académicien dès 1635. Nommé historiographe en 1644, Baudoin exerce alors une « carrière constamment reconnue d'homme de lettres très officiel, et protégé par les plus grands<sup>25</sup> ». Cette situation confortable ne suffit-elle pas à le mettre à l'abri du besoin ? Le *Dictionnaire des précieuses* affirme qu'il est mort d'épuisement, de faim et de froid en 1650, alimentant ainsi la légende d'une vie impécunieuse. Certes, la proximité de l'œuvre de Baudoin n'est certainement pas sans lien avec la nécessité dans laquelle il se trouvait de gagner sa vie grâce à sa plume. Mais labeur n'est pas misère. Baudoin doit cette réputation à une vie laborieuse de professionnel des lettres et aux clichés qui l'accompagnent. Cette idée peut être liée aussi à l'importance des traductions, des anthologies et, plus largement, des opérations de recyclage qu'il a amplement pratiquées. Conformément aux pratiques d'écritures en usage dans la première modernité, Baudoin adosse la création à l'art de la reformulation. Ainsi son nom est-il sans cesse associé à ceux des auteurs qu'il traduit, compile, sélectionne, transmet : Baudoin est fondamentalement un passeur.

Marie Chaufour a recensé quatre-vingt-neuf ouvrages qui lui sont imputables, parmi lesquels soixante traductions et dix-neuf œuvres personnelles. Les ouvrages qu'il traduit sont issus de cinq langues : le grec ancien, le latin, l'anglais, l'espagnol et l'italien. Au début de sa carrière, il publie essentiellement des traductions d'ouvrages religieux diffusant la nouvelle doctrine tridentine, mais aussi des livres historiques et politiques : il donne tôt sa première traduction de Juste Lipse, avant d'y revenir dans une anthologie « qui fut vraisemblablement sa dernière publication<sup>26</sup> ». Au fond, comme le souligne Marie Chaufour, Baudoin est moins un traducteur qu'un interprète, comme c'était alors l'usage : conformément aux pratiques

en cours à l'âge des « belles infidèles », il manifeste un sens très sûr du goût en formation et une attention fine aux évolutions de la langue<sup>27</sup>. Et de fait, dans ses préfaces, il avoue lui-même s'être servi de traductions antérieures, quand elles existent : pour lui, l'adaptation du texte à ses lecteurs prévaut sur l'attachement à la lettre de l'œuvre originale et sur le contexte culturel d'origine, alors même que ces points spécifiques retiendront l'attention des Anciens dans les années 1680<sup>28</sup>.

Concernant la *Mythologie*, Jean Baudoin intervient sur la matérialité, l'organisation et le contenu de l'édition aussi bien que sur le texte, comme il l'indique à la fin de la dédicace à Charles de Créquy :

Quoy que je ne doute point qu'aymant les bons Livres, vous n'avez des-ja veu celluy-cy traduit, neantmoins il se pourra faire que cette nouvelle Edition vous semblera plus agréable que les precedantes, tant pour la beauté de l'impression, des Figures & du Volume, que pour estre corrigée en divers endroits, & augmentée de Sommaires & de Traittés, pour l'embellissement de l'Ouvrage [...].

Agrément, embellissement : Baudoin désigne ici l'esprit qui préside à son édition et identifie le public visé, celui des honnêtes gens et des amateurs de beaux livres. Constituant un nouveau témoignage du succès de la traduction de Montlyard, ces lignes expliquent aussi l'intérêt de Baudoin à son endroit. La *Mythologie*, succès de librairie, est à ses yeux un « bon livre » dont le savant ne doute pas qu'il est passé entre les mains d'un homme cultivé : la mythographie de Conti revue par Montlyard a indéniablement marqué le premier tiers du siècle.

Comment Baudoin a-t-il travaillé ? La présente édition montre qu'il s'est appuyé sur la dernière version donnée par Montlyard. Il n'a vraisemblablement pas consulté les états précédents de la traduction. L'édition parisienne reproduit certaines coquilles propres à celle de 1612 et reprend ses leçons quand elles diffèrent des précédentes. En outre, comme le montre ici Agnès Guiderdoni, les figures que Samuel Thiboust et Pierre Chevalier, ou Baudoin plus probablement, commandent à Daniel Rabel, Michel Lasne et Charles David sont inspirées d'un jeu de gravures déjà publié en 1610 et recyclé en 1612. De fait, l'édition illustrée avait dû accroître encore le goût du public pour cette *Mythologie* française. Le privilège étant devenu caduc en 1618, il restait à donner une version apte à satisfaire amateurs de

beaux livres et gens de goût : Baudoin parachève la métamorphose du texte de Conti entamée par sa traduction<sup>29</sup>. La *Mythologie*, francisée et actualisée par Montlyard, assimilée par son succès, était devenue « nécessaire à tous ceux qui font profession de savoir les lettres humaines<sup>30</sup> ». Baudoin entreprend de lui imprimer une forme de distinction, à l'héroïser, en quelque sorte, à lui donner de nouveaux contours, de manière à lui offrir une place renouvelée dans la culture qui se constitue alors à l'intersection de l'érudition des parlementaires, du goût des « antiquaires » et de la curiosité des honnêtes gens.

Baudoin est conscient que ce texte est d'un accès difficile. Il ne s'agit nullement, affirme-t-il, de plaire aux dames<sup>31</sup>, mais de défaire le livre de son image de référence commode et un peu fruste qui justifiait l'entreprise rouennaise, ou de ce qu'il reste de cette image après l'édition illustrée de 1612, pour lui conférer le prestige d'un lieu de savoir éminent. La forme matérielle donnée à l'ouvrage (un grand in-folio aux larges marges, somptueusement orné), le remaniement textuel et le contenu de l'édition rendent hommage conjointement à la dignité de l'œuvre, à l'érudition de l'éditeur et au goût du possesseur pour les ouvrages édifiants autant que pour les beaux livres. Dans les mains de Baudoin, la *Mythologie*, de manuel, devient monument. Comme il est courant à l'époque, les possesseurs du livre parachèvent l'opération lorsqu'ils personnalisent l'ouvrage en lui donnant une couverture soignée<sup>32</sup>.

Les modifications textuelles vont bien dans ce sens. Sur ce point précis, Baudoin fait clairement état de l'objectif qui est le sien : il se borne, dit-il, à « adoucir quelques mots que le temps [...] avoit rendu rudes », Montlyard de son côté s'étant « acquis assez de gloire d'avoir tourné d'un bon sens, & fort judicieusement les pensées de son Auteur<sup>33</sup> ». De fait, Baudoin adopte très largement la version du traducteur. Il ne cherche pas à revenir au texte latin, que ce soit pour les choix de traduction opérés par Montlyard<sup>34</sup> ou pour les interventions de ce dernier sur le texte (passages ou précisions ajoutées, éléments omis). De même il conserve telles quelles les manipulations que son prédécesseur a opérées sur les citations produites dans le texte, qu'il s'agisse de les étendre<sup>35</sup>, de les raccourcir<sup>36</sup> ou d'en ajouter<sup>37</sup>. Il ne restitue jamais celles que Montlyard a omises<sup>38</sup>. Les erreurs d'attribution, qu'elles viennent de Conti ou de Montlyard, ne sont pas corrigées<sup>39</sup>. Enfin Baudoin conserve l'orientation prescriptive

donnée au texte par les notes marginales introduites dans la traduction. Si nombre de ces notes indexent simplement le contenu d'un passage, beaucoup d'entre elles, particulièrement dans les derniers chapitres du livre 1, dénoncent la fausseté, la brutalité voire la barbarie des cultes antiques. La traduction rapproche le texte latin de son public français sur les plans linguistique et culturel, mais le discrédit à l'encontre des cultes antiques est nettement renforcé.

Le dossier des suppressions et des ajouts de Baudoin au livre 1 est donc très mince. À cinq reprises Baudoin supprime des éléments ponctuels. Il ôte deux précisions dues à Montlyard : un renvoi à la *Rhétorique* d'Aristote et la mention de la « mer de Saint-Georges » comme autre nom de la Propontide<sup>40</sup>. Ici il rectifie une note, là il ôte un adjectif<sup>41</sup>. La suppression la plus significative concerne l'avarice imputée aux prêtres antiques par Montlyard<sup>42</sup>. Ces omissions sont trop rares et trop discrètes, la dernière exceptée, pour que l'on puisse y déceler une intention. En revanche les quatre ajouts, quoique tout aussi discrets, sont plus lisibles : ils vont dans le sens d'une clarification du propos et d'un allègement du style, sans changement de sens. Baudoin explicite par exemple l'idée de Conti rendue par Montlyard au chap. 7 en soulignant que les « fables & contes » indûment forgés par les anciens sont « *faits à plaisir*<sup>43</sup> ».

Ainsi Baudoin n'intervient-il pas sur le contenu du texte, alors que Montlyard s'était autorisé à le faire en modifiant le système des citations et des informations produites par Conti. Baudoin n'entend pas non plus revenir au latin. Pour autant, le texte de 1627 n'est plus celui de Montlyard. Baudoin et ses éditeurs (il est difficile de distinguer ici la part de chacun) le remodelent en intervenant sur son apparence formelle et sur son style. Baudoin se livre à une ample réécriture visant à adoucir et à moderniser la langue. Dans cette vaste campagne de lissage graphique, orthographique, lexical et syntaxique étudiée sous d'autres aspects dans le présent volume par Takeshi Matsumura, deux phénomènes attirent l'attention : l'usage systématique des majuscules à l'initiale des termes renvoyant aux institutions (politiques, culturelles et, surtout, religieuses), d'une part, et la latinisation des noms propres de l'autre.

Des mots comme *Autel*, *Ciel*, *Enfer*, *Religion*, *Sacrifice*, *Sacrifiant*, *Temple*, mais aussi *Empire*, *Estat*, *Magiſtrat*, *Potentat*, ainsi que *Poète*, *Fable*, *Anciens* ou encore, de manière moins immédiatement explicable, *Foreſt*, *Montagne* et *Nature*, comportent désormais une majuscule.

D'un autre côté, *Apolloine* devient *Apollonius*, *Denys Halicarnassien* est *Denys d'Halicarnasse*, *Marsie* donne *Marsias*, *Numa Pompile* *Numa Pompilius* ; la forme *Vulcain* cède la place à *Vulcan*, etc. Tandis que l'usage systématique des majuscules imprime au texte une forme de majesté et de solennité, la latinisation des noms propres confère une impression de proximité avec la langue latine. Ce n'est pourtant là qu'un vernis d'Antiquité, qui doit attester le sérieux et la fiabilité de l'édition, un message que toutes ses composantes tendent à imposer.

Il semble bien que cet « étrangement » onomastique se substitue à un travail philologique en profondeur, qui passerait par une vérification systématique des attributions, ce dont ni Montlyard ni Baudoin n'ont cure. Le plaisir de la langue l'emporte chez eux. À tel point que Montlyard donne des traductions différentes des passages de Virgile cités plusieurs fois par Conti<sup>44</sup>. Se manifeste ainsi une tension entre deux modes de relation à l'antique. Le premier – celui des Scaliger, des Casaubon qui dédaignent la somme de Conti<sup>45</sup> – fondé sur l'enquête philologique, restitue l'Antiquité dans son étrangeté première, là où le second, celui des traducteurs et éditeurs français qui assurent le succès du livre, se satisfait de signes extérieurs d'exactitude. En diffusant cette somme érudite, ceux-ci appréhendent les temps anciens sur le mode du rêve, dans la primauté donnée au charme qui se dégage d'une étrange familiarité. En cela, l'ouvrage apporte un éclairage précieux et singulier sur ce qui deviendra la Querelle des Anciens et des Modernes : dans ses fondements et ses aboutissements, cette supposée querelle constitue moins un événement littéraire en tant que tel que l'expression de postulations divergentes, concurrentes et parfois complémentaires. L'originalité ici tient au fait que ces postures participent l'une et l'autre de la tradition classique, dans leurs modalités différentes d'étude et de valorisation de l'Antiquité.

Enfin le contenu de l'édition est également modifié, ce qui place la *Mythologie* sous un éclairage nouveau. Dans sa préface, Baudoin reprend à son compte la lecture morale mise en avant par Montlyard. Mais il retourne au texte de Linocier, en l'actualisant et en le déplaçant :

Quant à la troisieme sorte de vie, qui n'a pour objet que la Volupté, elle est naïvement demonstree en chaque livre, principalement au cinquiesme, où le luxe des Anciens se descouvre



dans la magnificence des Theatres et des jeux publics ; bien que toutesfois il soit vray-semblable que les uns s'y laissoient porter à un honneste plaisir, & que les autres y preferoient les contentemens du corps à ceux de l'esprit.

Linocier faisait des jeux sportifs une pierre de touche apte à révéler la nature, bonne ou mauvaise, de chacun. Montlyard, de son côté, qualifiait l'exercice physique d'honnête plaisir de la jeunesse. Baudoin, enfin, rétablit la distinction entre le plaisir vertueux des gens de bien et la satisfaction charnelle, dévoyée. À l'en croire, les spectacles des Anciens, évoqués au livre v, constituent l'exemple par excellence du luxe et de la vie voluptueuse, possiblement peccamineuse, même si certains spectateurs savaient y trouver une vertueuse satisfaction. Ici l'Antiquité n'est plus un modèle flatteur pour la jeunesse aristocratique, mais le miroir des péchés du temps, et l'image est une invitation à la conversion. On voit ainsi l'influence de Linocier sur la réception de la *Mythologie* en français. Il se peut qu'il s'agisse là d'un phénomène national : si le traité de Linocier, d'abord paru à Paris, accompagne la plupart des éditions ultérieures partout en Europe, il reste à savoir si son interprétation des *Mythologiae libri* à l'aune du jugement de Pâris a eu la même influence hors de France.

De manière plus décisive, Baudoin adjoint à la *Mythologie* ses propres *Recherches touchant la Mythologie, divisees en IIII traittez ; recueillis des anciens auteurs*. Il réalise par là le projet que Montlyard n'aurait pas mené à bien et retient d'ailleurs le même terme que Frellon pour désigner la section qu'il ajoute. Les *Recherches* se composent d'une courte présentation générale, puis de la traduction du *Discours des Muses* de Giraldi ; d'extraits des *Fables* d'Hygin ; d'une « Explication Morale et Physique des Principales Fables » de Cornutus ; et des *Images des dieux* d'Albricus. Baudoin présente ces *Recherches* comme un complément à la *Mythologie* :

Le sujet de la Mythologie estant si ample, qu'il n'est pas incompatible qu'on ne puisse joindre ensemble diverses choses que les Anciens en ont escrites, j'ay creu qu'il ne seroit pas hors de propos de tirer des meilleurs Auteurs quelques particularités nécessaires à l'intelligence de la Fable, & de les mettre en la suite de cet Ouvrage.

La compilation humaniste, chez Conti au moins, tendait à une forme d'exhaustivité. Elle reposait sur une intrication des savoirs

dont la complication (au sens peut-être de la *complicatio* divine), l'inextricable réseau fondé sur la polysémie, la métaphore et le transfert, se voulait à l'image du monde et tendait à en refléter l'énergie vitale<sup>46</sup>. Baudoin, de son côté, puise dans le grand corpus de la Fable, qu'il réduit à la fiction poétique, de quoi façonner et polir les comportements, de quoi instruire une honnête curiosité, et, au fond, de quoi humaniser les lecteurs. Matière fictive et support d'édification, réservoir de connaissances sur le monde, la Fable déroule désormais son inépuisable galerie d'événements poétiques (c'est-à-dire fictifs, historiques et allégoriques, l'un, l'autre, et souvent plusieurs à la fois), qui modélisent les comportements humains. La logique qui préside au rapprochement des textes (la *Mythologie* et les *Recherches*, mais aussi les quatre traités qui composent ces dernières) est celle de la collection, de l'agencement judicieux de « particularités ».

Nous avons analysé ailleurs la concurrence que ces textes induisent dans l'édition de 1627 entre la compréhension de l'allégorie qui émane du texte de Conti, même après ses manipulations françaises, et celle de Jean Baudoin, qui se manifeste dans les paratextes et dans les *Recherches*<sup>47</sup>. Cette collection de textes place la mythographie de Conti dans le voisinage d'œuvres elles aussi rhabillées à la moderne. Elle renvoie surtout à une perception nouvelle de l'ordre des choses, à un état des connaissances et, de manière plus décisive, à un mode de définition de l'accès à la connaissance, fort différents. De Conti à Baudoin, la conception de l'ordre des savoirs – et donc de leur nature et des finalités qui leur sont assignées – s'est profondément modifiée.

Sur quoi portent ces modifications ? Et quelles en sont les implications ? La notion de « particularité » utilisée par Baudoin était étrangère au discours des mythographes renaissants. Ceux-ci expérimentèrent des approches très différentes, de l'élucidation philologique des corpus antiques, qui mettait l'accent sur les noms des dieux, à une posture exégétique beaucoup plus marquée, qui recyclait l'allégorisme médiéval, voire à une forme de proto-anthropologie qui tentait de comprendre l'utilité sociale et politique des cultes antiques. Mais toutes ces références aux cultes anciens s'accompagnaient d'une forme de collectionnisme effréné : en expérimentant différents modes d'organisation des textes et des images visant à rendre compte de la totalité des connaissances, les érudits

promouvaient la compilation comme une véritable méthode de production du sens.

Chez Conti, la complexité, la densité de ces tissages assuraient aux auteurs comme aux lecteurs qui acceptaient de se prendre au jeu une forme de participation effective à une expérience du monde comme prolifération signifiante. Pour Baudoin, il s'agit de « faire marcher à la suite », de mettre en série, d'étendre en plaçant sur le même plan des données singulières, intéressantes, saillantes, sans viser l'exhaustivité. La marque de l'éditeur-traducteur-passeur, c'est précisément le choix, sa présence se faisant sentir à la manière dont il sélectionne et réarrange. Les détails curieux que sont les données mythologiques pour Baudoin forment une addition de singularités bien choisies – bien, c'est-à-dire suivant un goût partagé avec le lecteur – une collection particulière, singularisée sur fond d'une généralité qu'on ne perd jamais tout à fait de vue, mais dont chaque élément est parfaitement détachable. Cette disjonction initiale autorise des réagencements qui renouvellent le discours par un effet de variation. Entre l'efflorescence de la compilation humaniste et le modèle arborescent des savoirs des Lumières, la collection classique telle qu'elle se constitue à travers la *Mythologie* de 1627 représente une étape spécifique.



De Natale Conti à André Wechel et ses correcteurs, puis du texte latin aux versions de Jean de Montlyard et de Jean Baudoin, se dessine le paysage des variantes textuelles, des métamorphoses matérielles et des recompositions intellectuelles dont cette édition rend compte pour le premier livre. Le jeu des variantes et des écarts linguistiques, les effets de recontextualisation dans une bibliothèque en continuelle recomposition, enfin l'organisation de ces collections dans des formes matérielles variées relèvent d'un régime textuel et d'une culture de l'écrit propres à la première modernité : l'histoire des *Mythologiae libri* intéresse précisément parce qu'elle est représentative des modes d'élaboration, de circulation, d'appropriation de l'écrit qui sont ceux de ses contemporains. Elle offre un cas d'étude passionnant, parce que particulièrement riche, en ce qu'elle s'éclaire à l'intersection d'un dense faisceau de questions. Beaucoup d'entre elles sont encore à explorer.

Celle du rapport à l'Antiquité d'abord : quels sont les auteurs et les textes allégués ? de quelle manière y renvoie-t-on : de quelles façons sont-ils cités ? quels effets de connivence et/ou d'autorité ces références produisaient-elles ? à côté des sources explicitement alléguées, parfois exhibées, quels outils/auteurs/textes pourtant employés restent dans l'ombre ? Comme ses prédécesseurs, Conti a pillé la *Généalogie des dieux* de Boccace, qu'il ne mentionne pourtant jamais. On sait de même qu'il a abondamment puisé dans les *Syntagmata* de Giraldi, Baudouin le rappelle dans l'avertissement de ses *Recherches* – mais quelles informations sélectionne-t-il et de quelle manière les réagence-t-il ?

On glisse ici de la question des corpus antiques mis en valeur par la compilation à celle des modes de constitution du savoir. Quels sont les outils effectifs du compilateur ? Les éditions des auteurs cités – en ce cas lesquelles – ou bien, plus vraisemblablement, d'autres ouvrages de seconde main : c'est ici la question des intermédiaires vers les sources antiques et par là celle des modes d'existence des textes anciens à une époque donnée qui se pose. Dans les *Mythologiae libri*, Conti se sert des ouvrages qu'il a précédemment traduits : au moment de définir les différents genres d'apologue, il reprend sans le dire quelques lignes des *Progymnasmata* d'Aphthonius dont il a donné une version latine. Conti a également traduit les *Deipnosophistes* d'Athénée : de nombreuses références alléguées viennent probablement de cet auteur, au-delà des mentions explicites des *Deipnosophistes* qu'il a, du reste, fait disparaître en 1581<sup>48</sup>. Les circuits de la traduction ne sont pas plus simples en ce qui concerne Montlyard : a-t-il traduit lui-même les citations produites par Conti ou a-t-il eu recours à des traductions existantes ? R. Darmon signale une proximité ponctuelle avec des traductions de Virgile<sup>49</sup>. En ce qui concerne les *Métamorphoses* d'Ovide, citées huit fois au livre 1, Montlyard n'a jamais recours aux traductions versifiées qui existent avant 1600<sup>50</sup>.

L'exploration des modes de constitution du savoir passe également par une définition des régimes de compilation pratiqués dans les *Mythologiae libri* : loin d'un continuel ressassement, la compilation humaniste est une véritable méthode d'écriture et de pensée qui n'est pas sans affinité avec les régimes de lecture et d'écriture liés aujourd'hui au tournant numérique. Comment Conti agence-t-il ses textes ? suivant quelle optique ? Car, s'il est un « philologue faussaire » pour reprendre l'expression de V. Gysembergh, rien n'interdit de

croire qu'il est aussi un penseur cohérent. Il est du moins l'un des rares mythographes qui, dans le sillage des néo-stoïciens, accorde une place fondatrice à la philosophie naturelle : il y enracine l'enseignement moral qu'il entend délivrer, suivant une articulation inédite des domaines de l'allégorie.

En outre la démarche bricoleuse de Conti, de même que les manipulations opérées par Montlyard et Baudoin, interrogent les processus de légitimation qui déterminent l'écriture. Conti travaille parfois plus en savant en quête de reconnaissance qu'en érudit scrupuleux. Ses tricheries mettent en lumière le désir d'Antiquité de ses lecteurs et interrogent les mécanismes de constitution et de légitimation du savoir. Qu'est-ce, au fond, qu'un discours (de) savant ? À quels processus instituant le compilateur, le traducteur et l'éditeur entendent-ils répondre ?

Enfin, les usages de l'ouvrage ne sont encore que partiellement connus. On sait que les peintres, les architectes, les scientifiques et les poètes puisèrent abondamment dans la *Mythologie*. Les médecins Robert Burton et Jacques Ferrand l'utilisèrent dans leurs traités sur la mélancolie<sup>51</sup>. Avec *La Sagesse des Anciens (De Sapientia Veterum, 1609)* la mythographie servit de cheval de Troie : c'est en imitant Conti que Francis Bacon tenta d'infuser dans les esprits la science nouvelle qu'il entendait fonder, cherchant à poser les bases de la science expérimentale d'où procède l'encyclopédisme des Lumières<sup>52</sup>. De leur côté, les écoliers européens ont abordé la notion de fable par le filtre de Conti, on l'a vu : ses chapitres sur la fable sont régulièrement édités avec les *Métamorphoses* dès les années 1580. En changeant de format, le texte changeait aussi de statut : de musée et magasin, il se métamorphosait en manuel et c'est ce qui assura son succès. En France, c'est sans doute comme tel que Charles Sorel en use pour agrémenter ses romans de références antiques, notamment le *Berger extravagant*, paru en 1627, la même année que la *Mythologie* de Baudoin<sup>53</sup> : ce type de médiation a pu permettre à la mythographie renaissante de pénétrer la culture des salons. Mais pour les honnêtes gens qui feuilletaient la traduction française, la *Mythologie* devint aussi une gigantesque anthologie poétique et une sorte de cabinet de curiosités antiques. De fait, la traduction vernaculaire signale la destination du texte à un nouveau public. On observe ainsi un recyclage des savoirs mythographiques élaborés par Conti dans un contexte renouvelé. Cette réception sur fond de

quiproquo, on l'a vu, se prolongera jusqu'au cœur des Lumières, alors que le rapport à l'Antiquité et plus généralement aux mythes aura radicalement changé : le livre de Conti survit longtemps à la disparition du contexte intellectuel, religieux, philosophique qui lui a donné naissance<sup>54</sup>. C'est que, comme l'atteste le *Dictionnaire* de Furetière cité plus haut, le nom de Conti ou de « Noël le Comte » est devenu la signature d'un ouvrage de référence, presque une marque au sens moderne du terme.

Céline BOHNERT

#### NOTES

1. Joseph de La Font et Simon-Joseph Pellegrin (musique de Louis de Lacoste), « Avertissement », *Orion*, Paris, J.-B.-Chr. Ballard, 1728, p. iii. Les italiques sont d'origine, ils indiquent les citations.
2. C. Bohnert, « Aux sources de la *Daphné* de La Fontaine (1674) : amitiés et concurrences érudites dans les débuts de la tragédie en musique », dans « *Jusqu'au sombre plaisir d'un cœur mélancolique* ». *Études de littérature française du XVII<sup>e</sup> siècle offertes à Patrick Dandrey*, textes réunis par Delphine Amstutz, Boris Donné, Guillaume Peureux et Bernard Teyssandier, Paris, Hermann, 2018, p. 243-252.
3. Conti, 1627, VIII, chap. 14, p. 892 et 893.
4. Natale Conti, *Mitología*, traduction, introduction, notes et index établis par Rosa Maria Iglesias Montiel et Maria Consuelo Álvarez Morán, Murcia, Universidad de Murcia, 1988, p. 615, n. 737 : Eratosthène et Hygin affirment que, selon Hésiode, Orion est le fils de Poséidon et d'Euryale.
5. Conti, Francfort, 1581, p. 883.
6. Philip J. van der Eijk, *Diocles of Carystus: a collection of the fragments with translation and commentary*, Leyde-Boston-Cologne, Brill, « Studies in Ancient Medicine » 22, 2000. Des recherches dans le *Thesaurus Linguae Graecae* et dans la base *PHI Latin Texts* ne donnent aucun résultat associant Dioclès et Diane/Séléné ou Orion. Je remercie très vivement Victor Gysembergh, Antoine Pietrobelli, Alessia Guardasole et Nicoletta Palmieri pour leur aide dans cette enquête sur les traces de Dioclès.
7. Juan Perez de Moya, *Philosofia secreta de la gentilidad*, 1585, f. 237 v<sup>o</sup> (éd. Carlos Clavería, Madrid, Cátedra, 1995). Claude Duret, commentaire à l'expression « orion de maux » dans Guillaume de Saluste Du Bartas, *L'Eden ou Paradis terrestre de la Seconde Semaine*, Lyon, B. Rigaud, 1594, f. 110 v<sup>o</sup>. *M. Valerii Martialis Epigrammatum Libre XV*, Paris, M. Sonnius, 1617, p. 279. Philip von Zesen, *Coelum astronomico-poeticum sive Mythologicum stellarum fixarum*, Amsterdam, J. Blaeu, 1662, p. 246 (fac-similé : Berlin, De Gruyter, 2011). *A Dictionary of Polite Literature, Or, Fabulous History of the Heathen Gods and Illustrious Heroes*, Londres, Scatcherd and Letterman, 1804, article « Orion ».
8. Ou bien on lui en prête une, en l'occurrence l'intention d'amender les mœurs, comme le fait Baudouin dans sa préface. L'œuvre de Conti exerce néanmoins une influence durable : son *Athénée* latin sert de base à la translation française de Michel de Marolles (1680).
9. Il inséra en outre les résumés de ces chapitres au sein du livre X, constitué de 137 puis 143 courtes sections non numérotées dans lesquelles reparaissent la plupart

- des figures mythologiques mentionnées dans les livres précédents.
10. On trouvera la liste de ces textes pour vingt-deux éditions des *Mythologiae* dans *Natale Conti's Mythologiae*, trad. et ann. par John Mulryan et Steven Brown, « Appendix », t. 2, p. 937-958. Outre les annotations de Friedrich Sylburg sur les *Mythologiae* (Francfort, Wechel, 1581) et la *Mythologia Musarum* de Geoffroy Linoicier (Paris, A. Sittart, 1583), mentionnons les annotations sur le traité de Linoicier par Friedrich Sylburg (Francfort, C. Marnius et J. Aubrius, 1587) ; un abrégé du premier *Syntagma* de l'*Historia Gentilium deorum* de Lilio Gregorio Girdali et des notes anonymes sur les *Mythologiae* (Lyon, P. Landus, 1602) ; trois œuvres d'Antonius Tritonius sur la fable : 1. *Disputatio de fabula & fabulari sermone* – 2. *Fabulosa exempla ad virtutum & vitiorum seriem redacta, ex Ovidiana Metamorphosi breuiter selecta* – 3. *Epitome in Ouidii Metamorphoseos libros, in qua singulae fabulae breuiter, & ordinate suis in locis explicantur, ut a quouis facile intellegi possint* (Padoue, P. Tozzi, 1616). Les dates sont celles de la première publication.
  11. John Mulryan, « Translations and Adaptations of Vincenzo Cartari's *Imagini* and Natale Conti's *Mythologia* : The Mythographic Tradition in the Renaissance », *Canadian Review of Comparative Literature / Revue canadienne de Littérature comparée*, vol. 8 (2), printemps 1981, p. 272-283.
  12. Voir leur liste en annexe.
  13. C. Bohnert, « "Ovidii (ut ita dicam) Chronicon" : sur les textes liminaires de la *Fabularum Ovidii Interpretatio* de Georg Schuler (1555) », *La Réforme et la Fable*, Françoise Poulet et Alice Vintenon (dir.), Genève, Droz, 2018, p. 79-100.
  14. N. Renouard, *XV discours contenant l'explication morale des fables* publiés avec sa traduction des *Metamorphoses* diffusée à partir de 1606 et durant toute la première moitié du siècle.
  15. Rachel Darmon, *Dieux futiles, dieux utiles. L'écriture mythographique et ses enjeux dans l'Europe de la Renaissance*, thèse dirigée par Françoise Graziani, soutenue le 13 décembre 2012, Université Paris 8, p. 107.
  16. *L'Histoire généalogique des dieux des anciens* d'Étienne Laplonce Richette (Tournon, C. Michel et T. Soubron, 1606), inspirée de Conti, accuse encore la tendance de ce dernier à organiser les données mythographiques sous une forme quasi narrative. Sur Girdali, voir Karl A.E. Enenkel, « The Making of 16<sup>th</sup>-Century Mythography: Girdali's *Syntagmata de Musis* (1507, 1511 and 1539), *De deis gentium historia* (ca. 1500-1548) and Julien de Havrech's *De cognominibus* », *Humanistica Lovaniensia*, vol. LI, 2002, p. 9-53.
  17. L'extrait produit dans l'édition de 1600 indique que le privilège a été accordé à Frellon. En 1604 et 1607 c'est Montlyard qui est indiqué comme bénéficiaire, et le transport de l'acte à Frellon est signalé. La citation ci-dessus se trouve dans les éditions de 1604 et 1607, pas dans 1600.
  18. Frellon, dans un texte liminaire de l'édition de 1612 (« L'Imprimeur au bening Lecteur ») fulmine contre les « Libraires de Rouën, qui m'ont contrainct de haser cette edition, adverti que je fus qu'ils me faisoient cest outrage de m'en contre-faire une impression (laquelle n'appartient legitiment qu'à moy) contre le Privilege authentic que j'en ay du Roy, soubz ombre qu'il n'est pas (disent-ils) verifié au Parlement de leur Province. Plaisantes gens ! comme si l'autorité d'une seule & generale Chancellerie resseant à Paris, se resserroit dans le ressort d'un seul Parlement de Paris : & si le Roy parlant ne devoit pas estre generalement obeï par toutes les terres de son obeissance. » Sur le contexte juridique, qui éclaire ces lignes, voir J.-D. Mellot, « Le régime des privilèges et permissions d'imprimer à Rouen au XVII<sup>e</sup> siècle », *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. 142 (1), 1984, p. 137-152, citation p. 140) et *L'Édition rouennaise et ses marches : vers 1600-vers 1730 : dynamisme provincial et centralisme parisien*, Paris, École des Chartes, 1998. Je

- remercie chaleureusement Miriam Speyer pour ces références.
19. Voir ici même l'article d'Agnès Guiderdoni. Je regrette de n'avoir pu consulter la thèse de Sara Petrella consacrée à l'édition de 1612 : *Dieux en métamorphose : regards croisés sur la « Mythologie, c'est-à-dire explication des fables »* (Lyon, 1612), soutenue le 8 septembre 2017 à l'université de Genève, dir. Frédéric Elsig et Philippe Borgeaud.
  20. J.-D. Mellot, « Le régime des privilèges et les libraires de l'*Astrée* », *XVII<sup>e</sup> siècle*, n° 235, 2007, p. 199-224, voir p. 201.
  21. *Mythologie, c'est à dire Explication des fables*, contenant les généalogies des dieux, les cérémonies de leurs sacrifices, leurs gestes, aventures, amours et presque tous les préceptes de la philosophie naturelle et morale [...] : on voit le glissement de la traduction littérale du titre de Conti (contenant les généalogies des dieux, les cérémonies de leurs sacrifices) vers des éléments qui tiennent de la poétique autant que de l'information mythographique (leurs gestes, aventures) pour déboucher sur les « amours » des dieux, thème romanesque et quasi marque générique du roman : « les amours de » est une expression courante dans les titres de romans contemporains.
  22. Sur le jugement de Pâris à la Renaissance, voir Pierre Maréchaux, « Mythographie, littérature et poétique : les avatars du *Iudicium Paridis* à la Renaissance », dans *Un mythe aux origines de l'Occident, le jugement de Pâris*, Jacqueline Fabre Serris (dir.), Villeneuve- d'Ascq, PU Lille, « Uranie. Mythes et littérature » 10, 2003, p. 113-126.
  23. Paris, Sittard, 1583, p. 1069 : « *Quae postremo vitae genere continentur, sparsim ex omnibus libris, praecipue vero ex lib. 5 colligi possunt. In quo ludorum & certaminum genera declarantur, quibus vita φιλαργυική vel corrigitur inſtar virorum excellentiup : vel homo allicitur ad corporis vires exercendas cum voluptate.* » (« Ce qui caractérise ce dernier genre de vie, on peut l'appréhender en parcourant çà et là l'ensemble des livres, mais tout particulièrement en se fondant sur le livre 5. Y sont exposées les différentes sortes de jeux et de concours, qui corrigent une vie oisive sur le modèle de celle des meilleurs des hommes, ou bien qui incitent l'individu à prendre plaisir à exercer ses forces physiques. »)
  24. Sur Jean Baudoin, voir la bibliographie p. 334-335.
  25. É. Bury, « Jean Baudoin (1584-1650), témoin de la culture baroque et pionnier du classicisme », *XVII<sup>e</sup> siècle*, n° 216, 2002, p. 393-396, citation p. 395.
  26. Marie Chaufour, *Jean Baudoin (ca. 1584-1650). Le moraliste et l'emblématique*, Paris, Beauchesne, à paraître ; *id.*, « Jean Baudoin (1584?-1650) », Site *Natale Conti*, *Mythologiae libri decem : édition d'un corpus mythographique*, consulté le 25/05/2020 sur la plateforme EMAN, <http://eman-archives.org/Mythologia/jean-baudoin>.
  27. Roger Zuber, *Les « belles infidèles » et la formation du goût classique*, postface d'É. Bury, Paris, A. Michel, 1995.
  28. Larry F. Norman, *The Shock of the ancient: literature & history in early modern France*, Chicago, Chicago UP, 2011.
  29. Le privilège royal fut accordé le 27 novembre 1626. Le titre, repris dans le texte du privilège, stipule qu'il s'agit bien d'une « nouvelle édition » de la traduction de Montyard, mais la présence des sommaires, celle des figures et des *Recherches touchant la Mythologie* permet d'obtenir un privilège.
  30. Préface, ci-dessus p. 18.
  31. *Ibidem*.
  32. C'est le cas par exemple de l'exemplaire de la BnF RES J 859-860, relié aux armes royales. Ce qui n'empêcha pas le livre de continuer sa carrière dans les couvents et dans les collèges : voir la description des exemplaires sur le site *Mythologia* (<https://eman-archives.org/Mythologia>).



33. Préface, ci-dessus p. 18.
34. De rares modifications donneraient l'impression d'un attachement de Baudoin au texte latin (ci-dessus n. 260). Mais très souvent, les formulations de Montlyard sont plus fidèles au texte source (n. 267, 268, 442, 519).
35. Citations étendues par Montlyard : n. 356, 382, 431, 466, 485, 613, 616, 712, 743, 744.
36. Citations tronquées par Montlyard : n. 445, 512, 523.
37. Citation ajoutée : n. 369.
38. Citations ou références supprimées par Montlyard : n. 126, 166, 248, 255, 270, 272, 287, 388, 389, 394, 401, 415, 423, 425, 452, 515, 521, 657, 670, 685, 689, 697, 709. Sur les vingt-six citations et/ou références omises, trois étaient fautives chez Conti (n. 388, 670 et 709) ; par ailleurs le traducteur ajoute quatre erreurs et ne corrige aucune des erreurs commises par Conti : on peut difficilement penser que Montlyard supprime des citations parce qu'elles sont erronées.
39. Erreurs de Montlyard [M.] ou de Conti non corrigées par Baudoin : n. 166, 171 [M.], 202 [M.], 362, 504, 507, 532, 534 [M.], 544, 616, 704, 709, 710, 722, 724, 730, 739 [M.], 742. Le lecteur trouvera les références correspondant aux notes signalées ici dans l'index des *loci*.
40. Ci-dessus n. 110 et 294.
41. Ci-dessus n. 527.
42. Ci-dessus n. 223.
43. Ci-dessus n. 213 ; voir aussi 636, 656, 692. Voir, dans le présent volume, l'étude de Takeshi Matsumura.
44. Voir aux p. 93, 95 et 130 pour *Énéide*, IV, 252, aux p. 70 et 132 pour *Énéide*, XII, 170-171 et aux p. 66 et 78 pour *Énéide*, XII, 172.
45. Voir ici l'étude de Victor Gysembergh.
46. Sur les mythographies renaissantes, voir les travaux mentionnés dans la bibliographie.
47. C. Bohnert, « *Mythologiae / Mythologie* : mythologie et allégorie selon Natale Conti et Jean Baudoin », *S'exprimer autrement. Théorie et enjeux de l'allégorie à l'époque classique*, Marie-Christine Pioffet et Anne-Élisabeth Spica (dir.), Tübingen, Narr Verlag, « Biblio 17 », 2015, p. 111-124.
48. Ci-dessous, p. 207
49. Ci-dessous p. 224-225.
50. Celle de Marot/Aneau est écartée d'emblée puisqu'elle est limitée aux trois premiers livres des *Métamorphoses*, que Conti ne cite pas dans le livre 1. Les citations ne doivent rien à François Habert (*Les Quinze Livres de la Métamorphose d'Ovide*, Paris, J. Kerver, 1557) ni à Christophe Deffrans (*Les Histoires des poètes comprises au grand Olympe*, Niort, T. Portaud, 1595). Resterait à vérifier les nombreuses traductions partielles d'Ovide essayées dans les recueils poétiques personnels de la Renaissance.
51. R. Burton, *The Anatomy of Melancholy*, ed. Thomas C. Faulkner, Nicolas K. Kiessling, Rhonda L. Blair, com. J. B. Bamborough, Martin Dodsworth, Oxford, Clarendon, 1989-2000. J. Ferrand, *De la maladie d'amour ou mélancolie érotique*, éd. Donald Beecher et Massimo Ciavolella, Paris, Classiques Garnier, 2010.
52. F. Bacon, *La Sagesse des Anciens*, intro. et trad. J.-P. Cavaillé, Paris, Vrin, 1997.
53. Ch. Sorel, *L'Anti-roman ou L'histoire du berger Lysis, accompagnée de ses remarques*, éd. Anne-Élisabeth Spica, Paris, H. Champion, 2014.
54. Sur ces changements : Julie Boch, « De la théologie à l'anthropologie : le mythe au tournant des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles en France », *Approches de la pensée des Lumières*, Reims, Épure, 2012, p. 21-40 et *Les Dieux désenchantés. La fable dans la pensée française de Huet à Voltaire (1680-1760)*, Paris, H. Champion, 2002.

# ANNEXES

# COQUILLES ET *ERRATA*

## Coquilles présentes dans l'édition de 1627

Page*	Leçon originale	Leçon retenue	Commentaire
p. 27 [5]	Les Fables ne se doivent dire	Les Fables ne se doivent [l]ire	Coquille présente en 1612. Nous corrigeons d'après les éditions précédentes.
p. 27 [5]	qui ne s'attachans par maniere de dire à la premiere escorce	qui ne s'attachans par maniere de dire [qu'] à la premiere escorce	Nous restituons « qu' » car il arrive que Baudouin introduise la négation restrictive là où Montlyard ne l'utilisait pas, comme p. XXX [6] : « ce ne soit que le simple nom des Tragedies ». Mais on peut imaginer aussi que le typographe, en composant le texte, a regardé un peu plus loin et a lu « ne » dans « ne penseront pas » ; entraîné par cette négation, il aurait pu ajouter « ne » avant « s'attachans », par erreur.
p. 30 [6]	Car les uns se jöient	Car les un[e]s se jöient	Coquille introduite en 1627. Nous corrigeons d'après les éditions précédentes.
p. 31 [6]	desquels nous exposerons en bref la nature l'une apres l'autre	desquel[le]s nous exposerons en bref la nature l'une apres l'autre	Coquille introduite en 1627. Nous corrigeons d'après les éditions précédentes.
p. 34 [8]	de Cyclopes	de[s] Cyclopes	Coquille introduite en 1627. Nous corrigeons d'après les éditions précédentes.
p. 36 [8]	des plaintes	des pl[an]tes	Coquille introduite en 1627 : toutes les éditions de Montlyard donnent « plantes ». Nous corrigeons d'après les éditions précédentes.
p. 39 [9]	Plusieurs des Anciens ont escrit des Apologues & les Fables poetiques	Plusieurs des Anciens ont escrit des Apologues & [d]es Fables poetiques	Coquille introduite en 1627 : le texte de Montlyard donne « des Apologues & Fables ».

\* La page de la présente édition est suivie de la pagination de 1627, entre crochets. Nous remercions vivement Takeshi Matsumura pour son aide précieuse dans l'établissement et la vérification de ce document.

Page	Leçon originale	Leçon retenue	Commentaire
p. 42 [11] note	Erreurs des Anciens, quand à la vérité	Erreurs des Anciens quan[t] à la vérité	Coquille introduite en 1627. Nous corrigeons d'après les éditions précédentes.
p. 44 [12]	parties ennemis & nuisibles	parti[e] ennemis & nuisibles	Coquille introduite en 1627. Nous corrigeons d'après les éditions précédentes.
p. 46 [13]	<i>ils sacrifient a Jupiter</i>	<i>ils sacrifient [à] Jupiter</i>	Coquille introduite en 1627. Nous corrigeons d'après les éditions précédentes.
p. 47 [13]	ils ne laissassent point desvoyer	ils ne [se] laissassent point desvoyer	1612 et 1627 omettent le pronom réfléchi : nous corrigeons d'après les éditions précédentes.
p. 47 [14]	plus Apollon Venus la celeste,	plus Apollon[,] Venus la celeste,	Coquille présente en 1612. Les éditions précédentes comportent la virgule.
p. 54 [17]	suvans	su[y]vans	Coquille introduite en 1627. Nous corrigeons d'après les éditions précédentes.
p. 57 [18]	la moralité des Dieux	la mor[t]alité des Dieux	Coquille introduite en 1627. Le texte latin est « <i>de deorum antiquorum mortalitate</i> ».
p. 58 [18]	<i>Et tout le contenu.</i>	<i>Et tout le[ur] contenu.</i>	Coquille introduite en 1627 : nous corrigeons d'après les éditions précédentes.
p. 59 [19]	comment le pouvoiton nommer de Dieu	comment le pouvoiton [nommer Dieu]	La préposition <i>de</i> devant <i>Dieu</i> a été ajoutée en 1612 et Baudoin la conserve, mais elle était absente dans les éditions antérieures. « Nommer de » n'est attesté dans le FEW qu'au sens de « blâmer de quelque chose » (FEW, t. 7, p. 179b).
p. 64 [21]	Anaxoras	Anax[ag]oras	Coquille introduite en 1627. Nous corrigeons d'après les éditions précédentes.
p. 64 [22]	Pour cette mesme raison Apollonius	Pour cette mesme raison [en] Apollonius	Coquille introduite en 1627. Nous corrigeons d'après les éditions précédentes.
p. 65 [22]	au troisieme livre des Dierses	au troisieme livre des Dier[e]ses	1612 porte une leçon fautive, « Dierese », que Baudoin ou le typographe a corrigée en introduisant une autre erreur. 1600 portait « Diäreses », 1604-1611 « Diereses ».
p. 66 [23]	l'Architecte Oxyie	l'Architecte Oxyi[l]e	Coquille introduite en 1607 et répétée en 1612 alors que 1611 donne la bonne version : « Oxyle ».
p. 68 [24]	Mais és festes Cerés	Mais és festes [de] Cerés	Coquille introduite en 1627. Nous corrigeons d'après les éditions précédentes.
p. 71 [25]	à d'autres les blanches	à d'autres les blan[c]s	Coquille introduite en 1627. Nous faisons l'accord avec « habits », suivant les éditions précédentes.
p. 74 [27]	on n'y brusloit pas peu de toutes sortes indifferemment	on n'y brusloit [pas de] toutes sortes indifferemment	L'adverbe « peu » était absent des éditions de 1600 à 1612. Comme on lit « n'apportoient-ils pas peu de diligence » à la ligne précédente, le typographe se serait trompé en répétant l'adverbe « peu » après « pas ».

Page	Leçon originale	Leçon retenue	Commentaire
p. 74 [27]	Bachus	Ba[c]chus	Coquille introduite en 1627. Nous corrigeons d'après les éditions précédentes.
p. 74 [27]	<i>arriverent en fin a Ajax à Locres</i>	<i>arriverent en fin a[vec] Ajax à Locres</i>	Coquille introduite en 1627. Nous corrigeons d'après les éditions précédentes.
p. 75 [27]	câhpestre	c[ham]pestres	Coquille introduite en 1627. Nous corrigeons d'après les éditions précédentes.
p. 77 [29]	<i>Irepsine</i>	[L]epsine	Coquille introduite en 1627 : nous corrigeons d'après Montlyard, qui introduit ce toponyme.
p. 79 [29]	si elles condescendrait	si elles condescendroi[en]t	Si cette leçon porte « condescendrait », c'est sans doute sous l'influence de l'édition de 1612 qui imprimait à tort « condescendrait » au lieu de « condescendroient » des éditions antérieures.
p. 80 [30]	messenger du grand Dieu	messenger[s] du grand Dieu	La leçon de Jean Baudoin répète l'erreur de l'édition de 1612, alors que Jean de Montlyard écrivait « messagers » de 1600 à 1611.
p. 83 [31]	cognoistre qu'elle estoit la pureté	cognoistre q[ue]lle estoit la pureté	Coquille introduite en 1627. Nous corrigeons d'après les éditions précédentes.
p. 84 [32]	(ou selon les Platoniciens)	ou ([selon les Platoniciens])	Coquille introduite en 1607 : nous corrigeons d'après les éditions précédentes.
p. 84 [32]	Intelligences moyens	Intelligences moyen[ne]s	Coquille introduite en 1627, nous corrigeons d'après les éditions précédentes.
p. 85 [33]	Apollonius Rhodie	Apollonius Rhodie[n]	Coquille introduite en 1627. Nous corrigeons d'après les éditions précédentes.
p. 87 [34]	Apolonius	Apol[l]onius	Coquille introduite en 1627. Montlyard écrit « Apolloine ».
p. 96 [39]	<i>Ce barathe de Styx</i>	<i>Ce barath[r]e de Styx</i>	Coquille introduite en 1627. Nous corrigeons d'après les éditions précédentes.
p. 97 [39]	<i>encensemens tourteaux</i>	<i>encensemens[,] tourteaux</i>	Coquille introduite en 1627 : nous corrigeons d'après les éditions précédentes.
p. 98 [40]	(c'est à dire de nuit,	(c'est à dire de nuit[!])	Coquille présente en 1612 : nous corrigeons d'après les éditions précédentes.
p. 98 [40]	<i>Elle appelle sept fois Brimo le venerable,</i>	<i>Elle appelle sept fois Brimo l[a] venerable,</i>	Coquille introduite en 1627. Nous corrigeons d'après les éditions précédentes.
p. 99 [41]	<i>sanglottans souspirs</i>	<i>sanglottans souspirs [?]</i>	Coquille introduite en 1627. Nous corrigeons d'après les éditions précédentes.
p. 113 [48]	<i>de sueur de poussiere,</i>	<i>de sueur[,] de poussiere,</i>	Coquille introduite en 1627. Nous corrigeons d'après les éditions précédentes.
p. 117 [49]	qui sembloit	qui sembloi[en]t	Coquille introduite en 1627. Nous corrigeons d'après les éditions précédentes.
p. 120 [51]	lesquels Sacrifices se retiroient	lesquels Sacrifices se [reiteroient]	La leçon de Jean Baudoin vient de l'édition de 1612. Nous corrigeons d'après les éditions précédentes, fidèles au latin : « <i>quotannis conserverunt</i> ».

Page	Leçon originale	Leçon retenue	Commentaire
p. 127 [55]	doceur	do[u]ceur	Le terme n'était pas chez Montlyard.
p. 127 [55]	<i>la peine azuree</i>	<i>la p[l]eine azuree</i>	Montlyard 1612 (p. 54) imprimait « peine » tandis que les éditions précédentes donnaient « plaine » : l'erreur de Jean Baudoin vient de 1612.
p. 129 [55]	n'estoient-il pas	n'estoient-il[s] pas	Coquille introduite en 1627. Nous corrigeons d'après les éditions précédentes.
p. 139 [61] note	sous ombre de religion	sous ombre de religion[.]	Coquille introduite en 1627. Nous corrigeons d'après les éditions précédentes.
p. 141 [62]	<i>Nous envoyons suspens, Eurypile enquerir</i>	<i>Nous envoyons[,] suspens, Eurypile enquerir</i>	Coquille introduite en 1607. Nous corrigeons d'après 1600 et 1604.
p. 145 [64]	quelle humanité	quelle [in]humanité	Coquille introduite en 1627. Nous corrigeons d'après les éditions précédentes.
p. 145 [64]	qui se sont monstrez si cruels	qu[ils] se sont monstrez si cruels	Coquille introduite en 1627. Nous corrigeons d'après les éditions précédentes.
p. 147 [65]	Car comment se peut-faire	Car comment se peut-[il] faire	La construction sans le pronom sujet est possible dans l'expression « comment se peut-faire » mais on n'en trouve pas d'autre occurrence dans la <i>Mythologie</i> , tandis qu'on lit « comment se peut-il faire » (p. 70). Baudoin retient la leçon de 1612, nous restituons celle des éditions précédentes.

## Coquilles de 1612 corrigées dans l'édition de 1627

Leçon de 1627*		Leçon de 1612*		Leçons précédentes
p. 30 [6]	par gens de robes courtes	p. 6	car gens de robes courtes	1600-1611 : par
p. 46 [13]	<i>disans qu'il ne falloit point</i>	p. 13	<i>disans qu'il ne falloit point</i>	1600-1611 : falloit
p. 46 [13]	les Perses avoient accoustumé	p. 13	les Perses avoient accoustumé	1600, 1611 : avoyent 1604, 1607 : avoient
p. 49 [14] note	Divinité [...] connuë	p. 14	Divinité [...] conus	1600-1611: conue

\* Pour la leçon de 1627, la page de la présente édition est suivie de la pagination de 1627, entre crochets. Pour la leçon de 1612, on donne la pagination originale.

Leçon de 1627*		Leçon de 1612*		Leçons précédentes
p. 58 [18]	<i>Et sous l'Antre Dictin</i>	p. 18	<i>Et sous l'autre Dictin</i>	1600-1611 : antre
p. 60 [20]	Cette naturelle affection	p. 20	Cette nature affection	1600, 1604 : naturelle. La coquille est introduite en 1607 et reproduite en 1611 et 1612.
p. 64 [22]	traittant des Dieux	p. 21	traittent des Dieux	1600-1611 : traittant
p. 71 [25]	Il falloit que les religieux	p. 25	Il failloit que les religieux	1600-1611 : falloit
p. 79 [29]	si elles ne faisoient demonstration	p. 29	si elles ne faisoient demonstration	1600-1611 : faisoient
p. 79 [30]	Mais ils tenoient	p. 29	Mais ils tenoient	1600 : tenoyent 1604-1611 : tenoient
p. 79 [30]	les ordonnances des Sacrifices portoient	p. 29	les ordonnances des sacrifices pourtoient	1600 : portoyent 1604-1611 : portoient
p. 83 [31]	<i>les saupoudrans de farine d'orge</i>	p. 31	<i>les saupourdans de faire d'orge</i>	1600-1611 : saupoudrans de farine
p. 83 [31]	pour monstrar	p. 31	pour moustrar	1600 : montrer 1604-1611 : monstrar
p. 83 [31]	Asseinoient	p. 30	Asseoient	1600 : assenoyent 1604-1611 : assenoient
p. 84 [32]	Le feu estant bien allumé	p. 31	Le feu estënt bien allumé	1604-1611 : estant
p. 91 [36]	<i>Elle a la flamme ardante</i>	p. 35	<i>Elle à la flamme ardante</i>	1600-1611 : a
p. 103 [43]	devoit brusler	p. 42	devoit hrusler	1600-1611 : brusler
p. 126 [55]	introduit la mer	p. 54	introduit sa mer	1600-1611 : la
p. 132 [57]	<i>à qui touche la charge</i>	p. 56	<i>a qui touche la charge</i>	1600-1611 : à qui
p. 138 [60]	& à Dieu & aux hommes	p. 59	& à Dieux hommes	1600-1611 : & à Dieu & aux hommes
p. 138 [60]	afin que puis après	p. 59	puiés apr	1600-1607 : puis après 1611 : puis apres
p. 140 [62]	en Aulide	p. 61	en lide	1600-1611 : en Aulide

Leçon de 1627		Leçon de 1612		Leçons précédentes
p. 145 [65]	envers une armee	p. 63	lendroit d'une armee	1600-1611 : alendroit d'une armee
p. 147 [65]	en Homere au l.	p. 64	en mere au l.	1600-1611 : Homere
p. 155 [69]	de cette vie	p. 68	Zde cette vie	1600-1611 : cette

## *Errata* de l'édition de 1600

L'édition de Lyon, P. Frelon, 1600 comporte en dernière page  
une liste d'*errata* que nous donnons ici pour le Livre. I.

Leçon de 1600	<i>Errata</i>	Leçons ultérieures
p. 14, l. 26 : ...outre ceux-là il eust aucun autre Dieu. Mais les Juifs, selon que mesme l'a y laissé...	« <i>il y eust</i> , & effacer y au bout de la ligne »	Corrigé dès 1604 (dans la présente édition p. 48, l. 2)
p. 15, l. 5 : l'Oignon	la Balaine, & l'Oignon	Dès 1604 : la Balaine (ici p. 48, voir n. 206).
p. 32, l. 37 : envahit à la cognée	envahit la	Corrigé dès 1604 (ici p. 82, l. 15).
p. 32, l. 39 : enterrer	atterrer	Corrigé dès 1604 (ici p. 82, l. 17).
p. 35, l. 5 : employent	employoyent	Corrigé en 1604, puis retour à « employent » à partir de 1607 (ici p. 86, l. 9).

Céline BOHNERT



# ÉDITIONS SÉPARÉES DES CHAPITRES 2 À 7 DES *MYTHOLOGIAE LIBRI*, LIVRE I

Les chapitres du livre I dans lesquels Natale Conti définit les différentes sortes de fables ont connu une diffusion spécifique, en-dehors des éditions de ses *Mythologiae libri* : soit en accompagnement du cours sur *Les Métamorphoses* d'Ovide professé par Georg Sabinus à Königsberg, édité à partir de 1555, soit en accompagnement d'éditions scolaires des *Métamorphoses*, qui reprennent aussi souvent des éléments du cours de Sabinus.



- 1584 – *Fabularum Ovidii interpretatio ethica, physica & historica, tradita in academia regiomontana a Georgio Sabino et in unum collecta et edita studio et industria T. T. Access. etiam ex Natalis Comitis Mythologiis de fabularum utilitate etc. tractatio*, Cambridge, Thomas Thomas, in-8.
- 1589 – *Metamorphosis, seu fabulae poeticae earumque interpretatio ethica, physica et historica Georgio Sabino poetae nostri secuti fere principis. Opus omnibus poetices studiosis necessarius. Accessit etiam ex Natalis Comitis Mythologiis de fabularum utilitate, varietate, partibus, & scriptoribus, deque apologorum, fabularum, ænorumque differentia tractatio. Cum indice verborum et rerum præcipuarum in Ovidio et Sabino comprehensarum*, Francfort [sur le Main], Ioannis Wecheli, in-12.
- 1593 – *P. Ovidii Metamorphosis, seu fabulae poeticae: earumque interpretatio ethica, physica et historica G. Sabini ... Accessit etiam ex N. Comitis Mythologiis de fabularum utilitate ... tractatio ... Ultima editio*, Francfort [sur le Main], Ioannis Wecheli, in-16.
- 1601 – *P. Ovidii Metamorphosis Seu Fabulae Poeticae : Opus omnibus poetices studiosis necessarium earumque Interpretatio Ethica, Physica, Et Historica, Georgii Sabini, poetae nostri seculi fere principis; Cum Indice verborum & rerum præcipuarum in Ovidio & Sabino comprehensarum ; Acceſſit etiam ex Natalis Comitis Mythologiis defabularum utilitate, varietate, partibus & scriptoribus, deq[ue] apologorum, fabularum, annorumq[ue] differentia, tractatio*, Francfort, apud Wolffgangum Richterum, in-12.

- 1607-1614 ? – *Publ. Ovidii Nasonis Opera in tres tomos distributa: ex postrema Iacobi Mycilli recognitione, et recensione nova Gregorii Bersmani, cum ejusdem aliorumq[ue] virorum doctissimorum notationibus ... accessit separatim Georgii Sabini interpretatio fabularum Poëticarum P. Ovidii Metamorphosi descriptarum*, [Leipzig? Heidelberg?], typis Voegelinianis, in-8, 3 vol.
- 1608 – *P. Ovidii Metamorphosis, seu, Fabulae poeticae : earumque interpretatio ethica, physica, et historica, Georgii Sabini, poetae nostri saeculi ferè principis : opus omnibus...*, Francfort, apud Nicolaum Hoffmannum, [32], 550, [2] p., 13 cm (in-16).
- 1613 – *P. Ovidii Nasonis Metamorphosis, seu Fabulae poeticae, earumque interpretatio ethica, physica et historica. Accessit, ex Natalis Comitum mythologiis, de fabularum utilitate... tractatio. Cum indice verborum et rerum...*, Coloniae Allobrogum, excudebat P. de La Rovièrè, in-16.
- 1616 – *P. Ovidii Metamorphosis Seu Fabulae Poeticae : Opus omnibus poetices studiosis necessarium earumque Interpretatio Ethica, Physica, Et Historica, Georgii Sabini, poetae nostri seculi fere principis; Cum Indice verborum & rerum praecipuarum in Ovidio & Sabino comprehensarum ; Accessit etiam ex Natalis Comitum Mythologiis de fabularum utilitate, varietate, partibus & scriptoribus, deque apologorum, fabularum, annorumq[ue] differentia, tractatio*, Francofurti, Apud Nicolaum Hoffmannum, in-16.
- 1619 – *P. Ovidii Nasonis Metamorphosis, seu Fabulae poeticae, earumque interpretatio ethica, physica et historica. Accessit, ex Natalis Comitum mythologiis, de fabularum utilitate... tractatio. Cum indice verborum et rerum...*, Genevae, apud P. de La Rovièrè, in-16.
- 1621 – *Opera in tres tomos distributa...*, Leipzig, H. Grosse & G. Liger, in-8.
- 1629 – *P. Ovidii Metamorphosis, seu fabulae poeticae, earumque interpretatio ethica, physica, et historica, Georgii Sabini, ... accessit etiam ex Natalis Comitum mythologiis de fabularum utilitate, partibus & scriptoribus; deque apologorum*, Francofurti : excudebat Wolfgangus Hofmannus, impensis, in-16.

Céline BOHNERT